Zeitschrift: Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde

Band: 16 (1912)

Artikel: Les "Fôles" : contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois

Autor: Rossat, Arthur

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-111434

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 27.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les «Fôles»,

Contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois

par Arthur Rossat (Bâle)

(Suite)

Ainsi que je le faisais espérer dans mon introduction aux «Fôles», (Cf. *Arch. XV* p. 22), j'ai eu la bonne fortune de retrouver deux récits patois du *Petit Poucet.* L'un m'a été communiqué par Mme Fenk-Mouche, maîtresse secondaire à Porrentruy; l'autre, par Mme B. Pheulpin, buraliste postale à Miécourt. Cette dernière a encore transcrit à mon intention plusieurs autres fôles que, dans son enfance, elle a entendu raconter à la veillée par de vieilles personnes; pour rafraîchir ses souvenirs, elle a même eu recours à deux paysannes de Miécourt âgées de 73 et 79 ans, sous la dictée desquelles elle a écrit ces récits: c'est donc la vraie et authentique tradition populaire. — Que ces deux dames qui, depuis tant d'années, n'ont cessé d'être mes collaboratrices fidèles et dévouées, reçoivent ici l'expression de ma plus vive reconnaissance. Grâce à leur obligeance, je suis à même d'apporter une nouvelle et importante contribution à ce chapitre si intéressant des contes fantastiques patois.

Lors de la publication de mon premier article *(Arch. XV* p. 18 sq. et 151 sq.), on m'a, de divers côtés, fait remarquer que quelques-uns de mes récits avaient déjà paru, dans d'autres patois, en diverses revues et par exemple dans nos *Archives;* et l'on me faisait une sorte de reproche de n'avoir pas indiqué en note les travaux antérieurs à mon étude. A cela je répondrai que, m'étant spécialisé dans le patois du Jura bernois et y ayant découvert ces fôles, inédites jusqu'ici, je les ai simplement notées et publiées sans me préoccuper de ce qui avait pu paraître d'analogue dans d'autres patois romands. Cela n'a du reste aucune importance, et je laisse volontiers à ceux qui en auront le temps le soin de relever toutes les comparaisons et de faire les divers rapprochements que ces récits comportent.

XIII. lę̆ fọl dĭ ptę̆ pū̃əsă.[190])

1. ę̆ y'ę̆ ę̆n fwă dę djã k' ọ̃̄xĩ bĩ vlŭ̃ ę̆vwă ĩn-ăfẽ, dā k' ę̆ n' sę̆rę̆ rã k' grọ kə kmã ĩ ptę̆ pū̃əsă. ę̆ y' ã vñę̆ ũ kə n' fœ̆ rã k' grọ kə kmã ĩ ptę̆ pū̃əsă.

2. ę̆ pœ̆ tχẽ ę̆ fœ̆ ĩ pọ grọ, sõ pę̄r yĭ dyę̆ pŭ ălę ã lę̆ txę̆rū̃ə ę̆vọ lŭ̃, ę̆ pœ̆ ę̆ txwăyę ę̆dę̆ ddẽ lę̆ rūə.[191])

sõ pę̄r nə sœ̆ rã fę̄r kə də l' pār, ę̆ pœ̆ l' bǫ̆tę ddẽ l'ārwăyə dĭ txvā. ę̆ yĭ dyę̆:

— djmę̄ tə n' tĩrę̆ lę̆ kūə dĭ lŭ! tχẽ ę̆ sãtę̆ l' txā, ę̆ s' bǫ̆tę̆ ę̆ txẽtę.

3. ę̆ pę̄sę̄ dę̄z-ãn k' s'ę̄tę̄ dę̄ *voleurs*. ę̆ dmẽdę̆n ã sõ pę̄r tχŭ̃ ās kə sę̆vę̄ xĭ bĩ txẽtę̄. ę̆ yĭ dyę̆: « s'ā mõ būəb k'ā ddẽ l'ārwăyə d' nǫ̆t txvā. »

ę̆ lə răvwę̄tę̆n ę̆ p' ę̆ sə dyę̆n: « stŭ̃-sĭ nǫ̆ pwę̆rę̄ bĩ ę̄tr ŭ̃tĭl. » ę̆ lə prəñę̆n sẽ k' sõ pę̄r l' vwăyœ̆x.

4. ę̆ sę̆vĩ lę̆vŭ ę̆ y' ę̆vę̄ dĭ bõ vĩ ę̆ pœ̆ d' lę̆ bwę̆n txīə. ę̆ făyę̄ pę̄sę̄ pwă ĩ ptę̆ ptxŭ̃ pŭ l'ălę̄ pā̄r ddẽ ę̆n tχę̄v. — tχẽ ę̆ fœ̆ ddẽ lę̆ tχę̄v, ę̆ kryę̄: « dĭ kę̄l vlę̄ vǫ̆? dĭ byã ŭ dĭ rŭdjə? »

ę̆ dyĩ: « kwăj-tə, k' tə nǫ̆ vę̆ rã-

La fôle du Petit Poucet.

(Patois de Fahy, Ajoie.)

1. Il y a une fois des gens qui auraient bien voulu avoir un enfant, quand même il ne serait (rien que) gros que comme un petit pouce. Il en vint un qui ne fut (rien que) gros que comme un petit pouce.

2. Et puis quand il fut un peu (gros) grand, son père lui dit pour aller à la charrue avec lui, et puis il tombait toujours dedans le sillon.

Son père ne sut rien faire que de le prendre, et puis le mettre dedans l'oreille du cheval. Il lui dit:

— Jamais tu ne tiendras la queue du loup. Quand il sentit le chaud, il se mit à chanter.

3. Il passait des hommes que c'était des voleurs. Ils demandèrent à son père (qui est-ce) qui savait si bien chanter. Il leur dit: « C'est mon fils qui est dedans l'oreille de notre cheval. »

Ils le regardèrent et puis ils se dirent: « Celui-ci nous pourrait bien être utile. » Ils le prirent sans que son père le vît.

Ils savaient où il y avait du bon vin et puis de la bonne viande. Il fallait passer par un petit trou pour l'aller prendre dedans une cave. — Quand il fut dedans la cave, il criait: « Du quel voulez-vous? Du blanc ou du rouge? »

Ils disaient: « Tais-toi, (que) tu

[190]) Le mot *pū̃əsă* = *pū̃əs* + *ă* (*pollice* + *ittu*); on dit aussi *l'pū̃əstă*; il s'emploie encore comme sobriquet dans nos villages. Une des vieilles femmes de Miécourt qui racontaient jadis des fôles à Mme Pheulpin, s'appelait: *lę̆ mę̆rīə-bę̄rb txīə l' pū̃əstă* = *la Marie-Barbe chez le Poucet.* (Cf. N° XIV § 1.) Cf. le conte de Grimm N° 37: *Daumesdick*, et N° 45: *Daumerlings Wanderschaft;* Hahn, Griech. u. albanes. Märchen (1864) N° 55; Köhler, Kleinere Schriften (1898) t. III, p. 68. 107. 109; Melusine t. III, p. 399; Wislocki, Märchen der Bukowinaer und Siebenbürger Armenier (1892), p. 43. — [191]) Le mot *rūə* est ajoulot; le Vâdais dit: *rǭə*. (Cf. *Arch. III* p. 275, Note 3). — [192]) Remarquer cette tournure patoise: *des hommes que c'était des voleurs;* le pluriel *étaient* = *ę̄tĩ*.

tχŭzę[193])! » pŭ ę yĭ dyĩ d' sə kwăjīə, pŭ ę kryę.

ęprę ęl ălę vę lę txīə; ę kryę: « dĭ kęl vlę vǫ? dĭ grę ŭ dĭ męgr? »

« — kwăj-tə, k' tə nǫ vœ rãtχŭzę! » pŭ ę yĭ dyĩ d' sə kwăjīə, pŭ ę kryę.

5. lę sęrvãt ūəyę kryę, ę pœ ęl dęxãdę ã lę tχęv. lŭ ălę s' kwătxīə ddǫ ęn fœyə də txǫ.

lę sęrvãt n' vwăyę rã; ęl prəñę stə txęrpęñ[194]) d' fœyə, ę pœ ęl lę pwętxę ã yǫt vętx. ęl ęvāl lə ptę pũəsă sẽ yĭ fęr də mā.

6. lę sęrvãt ălę tręr lę vętx. ęl yĭ dyę: vĭr tə, bnătə. lŭ k' ętę ddẽ sõ vãtr dyę: nə t' vĭr pə, bnătə. ęl yĭ dyę ăk' ĩ[195]) kǫ: vĭr tə, bnătə. — nə t' vĭr pə, bnătə.[196])

ęl ălę dĭr ã sę mętr k' yǫt vętx djāzę. ęl ălęn vūə, ę pœ ę yĭ dyęn: vĭr tə, bnătə. — nə t' vĭr pə, bnătə.

mă frĭ, yǫt vętx djāzę, ę făyę lę tŭę!

7. tχẽ ęl fœ tŭę, ę txẽpęn l' pẽsĭrõ txŭ yǫt fmīə. ęn vęyə fãn k' pęsę, ęl lə dmẽdę,[197]) l' pẽsĭrõ, ęl l' bǫtę ddẽ sõ pnīə. le lõ dĭ txmĩ, ę

nous vas dénoncer! » Plus ils lui disaient de se taire, plus il criait.

Après il alla vers la viande; il criait: « Du quel voulez-vous? Du gras ou du maigre? »

« — Tais-toi, (que) tu nous veux dénoncer! » Plus ils lui disaient de se taire, plus il criait.

5. La servante ouït crier, et puis elle descendit à la cave. Lui alla se cacher dessous une feuille de chou.

La servante ne vit rien; elle prit cette corbeille de feuilles et puis elle la porta à leur vache. (Elle) Celle-ci avale le Petit Poucet sans lui faire de mal.

6. La servante alla traire la vache. Elle lui dit: Tourne-toi, Brunette. Lui qui était dedans son ventre lui dit: Ne te tourne pas, Brunette. Elle lui dit encore une fois: Tourne-toi, Brunette. — Ne te tourne pas, Brunette.

Elle alla dire à ses maîtres que leur vache parlait. Ils allèrent voir et puis ils lui dirent: Tourne-toi, etc.

Ma foi, leur vache parlait, il fallait la tuer!

7. Quand elle fut tuée, ils jetèrent la panse sur leur fumier. Une vieille femme qui passait, elle la demande, la panse, elle la mit dedans son pa-

[193]) C'est le mot habituel pour: *dénoncer,* litt. *raccuser.* Les élèves qui « *rapportent* » sont des *rãtχŭzŭ.* — [194]) Ce mot, inconnu au Vâdais, désigne une corbeille faite avec de petites lames de charme *(capinus),* de forme ovale, et où deux trous laissés au bord du panier servent d'anses; on y met toutes sortes de fruits, de légumes et d'herbages. En Franche-Comté, dans la Bresse, le pays Messin, en Lorraine, on trouve les formes: *txęrpęñ, charpène, txęrpwęñ, txęrpĭñ,* etc. (lat. *carpinea)* (Cf. Godefroy, Dict. anc. frç. au mot *Charpagne).* — A ce propos, M. Fridelance, à Porrentruy, me communique le dicton: *t'ę gręñ — bǫt tõ tχŭ dẽ ęn txęrpęñ = tu es fâché — mets ton cul dans un panier!* — [195]) Elision inusitée pour: *ãkǫ î kǫ.* — [196]) Ce mot de *bnătə* est le nom donné à une vache brune. La forme régulière devrait être *brũnat,* qu'on ne retrouve pas. Mais les patois français voisins (Bournois, Bresse louhannaise) ayant les formes: *bęrnǫ, bęrnǫt, brənǫ, brənǫt,* dans ce même sens, on peut déduire que notre *bnăt* est une altération de *brũnăt.* — [197]) Remarquer cette répétition du sujet: *Une vieille femme ... elle la demanda.*

yĭ dyę̆:

« trŏt, trŏt, vę̆yə fãn,
tə m' pǭətx ddẽ tę̆ ǫ̆t!
trŏt, trŏt, vę̆yə fãn,
tə m' pǭətx ddẽ tę̆ ǫ̆t! »

8. ę̆l ə̆ păvŭ; ę̆l rǫlę̆ ę̆vā ĩ krā, ę̆ pə̆ ĩ lŭ k' mẽdję̆ l' pẽsĭrõ, ę̆ pə̆ ę̆l ə̆ mā. ę̆l ălę̆ lə rkǫ̆tsę̆ dvẽ txĭə yǭ.[198]) ę̆ rĭtę̆ drĭə pǫ̆ l' vĭt ãpę̆ñĭə pę̆ lę̆ kūə.

ę̆ pǫ̆ ę̆ s' bǫ̆tę̆ ę̆ kryę̆:
« kūət, kūət, pę̆r ę̆ mę̆r,
ĩ tĩ l' lŭ pę̆ lę̆ kūə!
kūət, kūət, pę̆r ę̆ mę̆r,
ĩ tĩ l' lŭ pę̆ lę̆ kūə! »

9. yǭ djã ălę̆n vūə, ę̆ pə̆ ę̆ vwăyę̆n ãkwę̆ l' lŭ k' sə sāvę̆. « s' vǭz ę̆tẽ vnĭ! vwăsĭ k' ĭ vǫ̆ rę̆mwănǭ ĩ lŭ! »

ę̆ n' sə̆n rã fę̆r kə də rpār lə ptę̆ pə̃əsă ę̆ pə̆ l' vwădzę̆ drĭə yǫ̆t fwę̆nă ę̆ n' rã fę̆r.

nier. Le long du chemin, il lui disait:

« Trotte, trotte, vieille femme,
Tu me portes dedans ta hotte!
Trotte, trotte, vieille femme,
Tu me portes dedans ta hotte! »

8. Elle eut peur; elle roula en bas un talus, et puis un loup (qui) mangea la panse, et puis il eut mal. Il alla la vomir devant chez eux. Il courut derrière pour le vite empoigner par la queue.

Et puis il se mit à crier:

« Courez, courez, père et mère,
Je tiens le loup par la queue!
Courez, courez, père et mère,
Je tiens le loup par la queue! »

(Leurs gens) Ses parents allèrent voir et puis ils virent encore le loup qui se sauvait. « Si vous étiez venus! voici que je vous ramenais un loup! »

Ils ne surent rien faire que de reprendre le Petit Poucet et puis [de] le garder derrière leur fourneau à ne rien faire.

(Patois de Fahy, communiqué par Mme Fenk-Mouche, maîtresse secondaire à Porrentruy.

XIV. lę̆ fǫl dĭ ptę̆ pə̃əsă.[200])

1. ę̆ y' ę̆vę̆ ę̆n fwă ĩ ãn ę̆ pə̆ ę̆n fãn k' ę̆vĩ sę̆t būəb. lǫ̆ pə̆ ptę̆, k' n'ę̆tę̆ p' lǫ̆ pə̆ bę̆t d' lę̆ rǫ̆t, n' ę̆tę̆ d'rã pə̆ grǭ[201]) k' ĩ pə̃əs; s'ā pǫ̆

La fôle du Petit Poucet.

(Patois de Miécourt.)

1. Il y avait une fois un homme et puis une femme qui avaient sept enfants. Le plus petit, qui n'était pas le plus bête de la troupe, n'était (de

[198]) C'est à dire: *devant chez ses parents.* — [199]) le mot *lę̆ djã, nǭ djã = les gens, nos gens,* etc. désigne toujours *les parents, le père et la mère. ę̆ mə l'fā dĭr ã nǫ djã = il me faut le dire à* ***nos*** *gens, à* ***mes*** *parents.* Remarquer ce possessif *pluriel nǭ, vǭ, yǭ = nos, vos, leurs gens,* alors qu'il s'agit d'un possesseur *singulier.* Ainsi les parents du Petit Poucet sont appelés *yǭ djõ = leurs gens,* alors qu'on attendrait *sę̆ djã = ses gens, ses parents.* Un enfant unique dira: *ĭ l' və̆ dmędę̆ ã nǭ djã = je le veux demander à nos gens.* (Voir *Arch. XV* p. 166, note 158.) — [200]) Cf. le conte de *Perrault: Le Petit Poucet;* Pletscher, Die Märchen Charles Perrault's (1906) p. 70. — [201]) Remarquer cette expression *d'rã pŭ* = litt.: *de rien plus = guère plus.* Je l'avais déjà rencontrée, sans bien me l'expliquer, sous la forme *drā pŭ lõtã,* dans mes *Proverbes patois, Arch. XIII,* p. 34, N° 260. Le passage ci-dessus *d'rã pŭ* nous en montre l'origine.

sǫ̈lĭ k' ę̈ l' ę̈plĩ ptę̈ pə̋əsă ŭ bĩ pə̋əstă.

2. s' ę̈tę̈ dĭ tã dĭ txīətxã[202]); ę̈l ę̈tĩ brāmã[203]) pūər. lǫ̈ pę̈r n' sę̈vę̈ p' lę̈vŭ pār pǫ̈ lę̈ nə̋rĭ trę̈tŭ.

ę̈n nə̋, ę̈ dyę̈ ã sę̈ fãn: « nǫ̈ nə sę̈rĩ rã fę̈r kə d' lę̈ mnę̈ pīədr! » lę̈ mę̈r s'bǫ̈tę̈ ę̈ tχĩsnę̈.[204]) lǫ̈ ptę̈ pə̋əsă kə kŭtxę̈ dǫ̈ yǫ̈t yę̈ dẽ lǫ̈ săbă d' sõ pę̈r, ǫ̈yę̈ sǫ̈lĭ. ę̈ s' dyę̈: « s'ā bõ! »

3. lǫ̈ lãdmẽ lǫ̈ pę̈r yǫ̈ dyę̈: « nǫ̈ vlã ălę̈ ā bǫ̈. ăfẽ, ę̈părę̈yīə vǫ̈! » ã pę̈txẽ lǫ̈ ptę̈ pə̋əsă prəñę̈ lǫ̈ grəmę̈xę̈[205]) d' fĭ də sę̈ mę̈r, ę̈ pœ̆, tχẽ ę̈ fœ̆n ā bǫ̈, ę̈l ę̈tę̈txę̈ lǫ̈ bŭ ãn-īn-ę̈br. ã xə̋yẽ lę̈ rǫ̈t, ę̈ lǫ̈ dę̈vŭdę̈.

4. ā mwātã dĭ bǫ̈ lǫ̈ pę̈r yǫ̈ dyę̈: « ălę̈ fę̈r vǫ̈ txę̈rdj! » ę̈ pœ̆ lŭ s'ã rəvñę̈ ę̈ l'ǫ̈tā pę̈ īn-ātr txmĩ.

tχẽ lę̈z-ăfẽ rəvñę̈n, ę̈ fœ̆n bĩ ę̈bābĭ də n' pŭ vŭər yǫ̈t pę̈r. mẽ lǫ̈ ptę̈ pə̋əstă yǫ̈ dyę̈: « vni ę̈vǫ̈ mwă. » ę̈ rtrǫ̈vę̈ lǫ̈ fĭ k' yǫ̈ mę̈rtχę̈ ĩ bę̈ txmĩ.

5. ę̈ rę̈rĭvę̈n ę̈ l' ǫ̈tā ĩ pǫ̈ ę̈prę̈ yǫ̈t pę̈r, kə dyę̈ ã sę̈ fãn: « dmẽ ĭ lę̈ mənrę̈[206]) pŭ lwẽ! »

rien) guère plus gros qu'un pouce; c'est pour cela qu'ils l'appelaient Petit Poucet ou « Poucetet. »

2. C'était du temps de la disette; ils étaient extrêmement pauvres. Le père ne savait pas où prendre pour les nourrir (très) tous.

Une nuit, il dit à sa femme: « Nous ne saurions rien faire que de les mener perdre! » La mère se mit à pleurnicher. Le Petit Poucet qui couchait sous leur lit dans le sabot de son père, ouït cela. Il se dit: « C'est bon! »

3. Le lendemain le père leur dit: « Nous voulons aller au bois. Enfants, apprêtez-vous! » En partant, le Petit Poucet prit le peloton de fil de sa mère, et puis, quand ils furent au bois, il attacha le bout à un arbre. En suivant la troupe, il le dévidait.

4. Au milieu du bois, le père leur dit: « Allez faire vos charges! » Et puis lui s'en revint à la maison par un autre chemin.

Quand les enfants revinrent, ils furent bien étonnés de ne plus voir leur père. Mais le Petit Poucet leur dit: «Venez avec moi! » Il retrouva le fil qui leur marquait un beau chemin.

5. Ils rarrivèrent à la maison un peu après leur père, qui dit à sa femme: « Demain, je les mènerai plus loin! »

[202]) Mot formé par assimilation = *txĩə txã* = *txie tã: le cher temps, la famine.* — [203]) Cet adverbes *brāmã* = *beaucoup, très, extrêmement;* a aussi le sens de *tranquillement, bravement*: *ălę̈ brāmã.* C'est une syncope de *brāvmã* (Cf. ci-dessous § 5). — [204]) Le mot *tχĩsnę̈* signifie 1° *pleurnicher.* Ex.: *sə ptę̈ būəbă tχĩsən ę̈dę̈ pǫ̈ tõ s' k' ã yĭ dĭ = ce petit enfant pleurniche toujours pour tout ce qu'on lui dit.* 2° se dit aussi des fruits qui, après avoir été gelés, se ramollissent au printemps, se décomposent et tombent en pourriture. Ex.: *nǫ̈ pǫ̈măt sõ tχĩsnę̈ = nos pommes de terre sont pourries. l'txā ę̈ tχĩsnę̈ nǫ pām = le chaud a gâté, pourri nos pommes.* — Remarquons que dans le premier sens, *tχĩsnę̈* ne signifie pas, comme on pourrait le penser, *fondre en larmes,* mais seulement *pleurnicher.* — [205]) C'est le mot ordinaire pour dire *le peloton de fil, de coton, de laine; vǫ̈dr ĩ grəmę̈xę̈* (Vd. *gərmę̈xę̈*) = *pelotonner, dévider un peloton.* — [206]) La forme *menę̈* et *rəmnę̈* = *mener* et *ramener* est peu usitée; on dit plus souvent *mãnę̈, rmãnę̈* (Aj.) et *mwănę̈, rę̈mwănę̈* (Vd.)

lǫ̈ lãdmẽ ę̈ lę̈ rəmənę̈[206]) ãn-ĩ ātr yűə. mẽ ã pę̈txẽ, lǫ̈ ptę̈ pűəsă dyę̈ ã sę̈ mę̈r d' yǫ̈ bę̈yĭə dĭ pẽ, ę̈ pœ̈ ę̈ dyę̈ ã sę̈ frę̈r d' fę̈r kǫ̈m lű: l'ű̃ ę̈prę̈ l' ātr ę̈l ę̈myātę̈n yœ̈t pẽ drĭə yǫ̈.

tχẽ ę̈ fœ̈n brāmã lwẽ, lǫ̈ pę̈r yǫ̈ dyę̈ d' l'ę̈tãdr lĭ, ę̈ pœ̈ ę̈ lę̈ lę̈xę̈ ę̈ s' ã vəñę̈ ę̈ l' ǫ̈tā. ę̈ trǫ̈vę̈ sę̈ fãn kə pűərę̈.

6. pǫ̈ sĭ kǫ̈ sĭ, lę̈z-ăfẽ fœ̈n prəjű; lę̈z-ǫ̈ję̈ ę̈vĭ mẽdjĭə lę̈ myăt də pẽ. ę̈ n' sę̈txœ̈n ərtrǫ̈vę̈[207]) yǫ̈t txmĭ. lę̈ nǫ̈̃ vnę̈; ę̈l ę̈vĭ păvŭ.

ãmę̈ lę̈ nǫ̈̃, ę̈ vwăyę̈n ę̈n χę̈rãs[208]); ę̈ s' ãn-ălę̈n kõtr ę̈ trǫ̈vę̈n ę̈n ptę̈t mājõ k' ę̈ prəñę̈n pǫ̈ ę̈n mājõ d' txę̈r-bǫ̈nĭə.

7. ę̈ kăkę̈n; lę̈ fãn ǫ̈̃vrę̈. l' fűə ę̈tę̈ ā fwę̈; ę̈l rǫ̈̃tę̈xę̈ ę̈n bę̈rbĭ. ę̈ yĭ dmẽdę̈n ę̈ kŭtxĭə; mẽ ę̈l yǫ̈ dyę̈ k'ę̈l n' sę̈rę̈, k' sõn-ãn ę̈tę̈ *l'ogre,* k' ę̈ lę̈ mẽdjərę̈. ę̈ yĭ dyę̈n kə nnę̈.

ę̈l lę̈ bǫ̈tę̈ dẽ ĩ grǫ̈ tχű̃vę̈ k' ę̈tę̈ xű l' ęgrę̈, vŭ drəmĭ dẽ ĩn-ātr lę̈ sę̈t bę̈xnăt də *l'ogre.*

8. lǫ̈ ptę̈ pűəsă k' n' ę̈tę̈ p' xĭ bę̈t k' sę̈ kę̈p l' mǫ̈trę̈, prę̈zĭmę̈[209]) k' ę̈l ę̈vĭ dę̈ kǫ̈rãn xű yǫ̈ tę̈t.

vwăsĭ k' *l'ogre* rvəñę̈. tǫ̈t-ãn-ătrẽ ę̈ dyę̈: ę̈ χę̈r lę̈ txĭə frătx! — ǫ̈ dę̈ nnę̈, dyę̈ lę̈ fãn; mẽdjə ę̈ pœ̈ vę̈ drəmi!

Le lendemain il les remena à un autre lieu. Mais en partant, le Petit Poucet dit à sa mére de leur donner du pain, et puis il dit à ses frères de faire comme lui: l'un après l'autre ils émiettèrent leur pain derrière eux.

Quand ils furent très loin, le père leur dit de l'attendre là, et puis il les laissa et s'en revint à la maison. Il trouva sa femme qui pleurait.

6. Pour ce coup-ci, les enfants furent perdus; les oiseaux avaient mangé les miettes de pain. Ils ne surent retrouver leur chemin. La nuit venait; ils avaient peur.

Au milieu de la nuit, ils virent une clarté; ils s'en allèrent contre et trouvèrent une petite maison qu'ils prirent pour une maison de charbonnier.

7. Ils frappèrent; la femme ouvrit. Le feu était au four; elle rôtissait une brebis. Ils lui demandèrent à coucher; mais elle leur dit qu'elle ne saurait, que son homme était l'ogre, qu'il les mangerait. Ils lui dirent que non.

Elle les mit dans un grand cuveau qui était sur l'escalier, où dormaient dans un autre les sept fillettes de l'ogre.

8. Le Petit Poucet qui n'était pas si bête que sa cape le montrait, prit garde qu'elles avaient des couronnes sur leurs têtes.

Voici que l'ogre revint. Tout en entrant, il dit: « Il sent la chair fraîche! — Oh! non, dit la femme; mange et va dormir! »

---

[207]) Remarquer cette prosthèse de *l'ə*, assez fréquente dans nos patois. Le français populaire la fait aussi: *əl' dix ed' pique! = Le dix de pique.* (Voir ci-dessous XV § 5 *ę̈n ərvĭər.)* — [208]) Littéralement: une *clairance;* du verbe *χę̈rĭə* = 1° *sentir, flairer,* Vd. *xę̈rĭə. xę̈r stə rǫ̈z kǫ̈m ĭ xę̈r bõ = sens cette rose comme elle sent bon.* (Voir ci-dessous § 8: *ę̈ χę̈r lę̈ txĭə frătx!)* 2° *clairer, éclairer.* Guélat donne *χę̈rę̈* dans les deux sens. Quant à *χę̈rãs*, il n'indique que: *odorat, fin nez.* Biétrix n'a pas *χę̈rãs;* mais le mot n'en est pas moins usité dans le sens de *clarté, lueur.* — [209]) Le mot que j'ai déjà expliqué *Arch. III* p. 264, str. 18 signifie: *prendre garde, faire attention, remarquer.*

ę̆ dyę̆ ę̆dę̆: ę̆ χę̆r lę̆ txīə frātx pę̆ xĭ!

9. ę̆ sə ryəvę̆, ălę̆ sẽ txẽdę̆l txŭ̆ l'ę̄grę̄; ę̆ sătę̆ dẽ lə prəmīə tχŭ̆vę̄ dę̄ kǫ̆rān; ę̆l ălę̆ dẽ l'ātrə, ę̆ sătę̆ dę̆ kăp. ę̆l ę̆gǫ̆rdję̆ sę̄ bę̆xnāt, lę̄ mẽdję̆ ę̆ pœ̆ rālę̆ ā yę̄, ę̆ pœ̆ rõxę̆, rõxę̆...

lę̆ fān sə yəvę̆. tχẽ ę̆l vwăyę̆ lǫ̆ sǭr d'sę̄ bę̆xnăt, ę̆l rę̆vwăyę̆ lę̄ būəbă, n' kõprəñę̆ p' pǫ̆kwă sõn-ān ę̆vę̄ mẽdjīə sę̄ bę̆xnăt ę̆ pœ̆ lę̆xīə sę̄ būəbă.

mẽ lǫ̆ ptę̆ pŭ̈əsă s'ętę̄ ryǫ̈vę̄, ę̆vę̄ pri lę̄ kǫ̆rān ę̄ bę̆xnăt, yǭz-ę̆vę̄ vętĭ lę̄ kăp,[210]) ę̆ bǫ̆tę̄ lę̄ kǫ̆rān ā sę̄ frę̆r.

10. lę̆ fān yǭ dyę̆ də vĭt pę̆txĭ. ę̆l lę̄ bǫ̆tę̆ txŭ̆ l' bõ txmĩ, yǭ swę̆tę̆ bõ rtŭr ę̆ l'ǭtā, ā yǭ rkǫ̆mędẽ d' vĭt ălę̄ ę̆ də nə s' pə ę̆mŭ̈zę̄ ā txmĩ.

lę̄ būəbă rĭtĩ. lǫ̆ ptę̆ pŭ̈əsă n' lę̄ sę̆vę̄ xǫ̈dr.

11. *L'ogre* s' rę̆vwăyę̆. tχẽ ę̆ vwăyę̆ kmā ę̆ s'ętę̄ trõpę̄, ę̆ dyę̆: xĭ vrę̄ k'ĭ sœ̆ ĩ bõ kǒyă, ĭ lę̄ vœ̆ rę̆trę̆pę̄!

ę̆ vętę̆[211]) sę̄ *bottes de sept lieues.* tχẽ l' ptę̆ pŭ̈əsă l' vwăyę̆ vnĭ, ę̆ grę̆pnę̆[212]) txŭ̆ ĩn-ę̄br. ę̆ fzę̄ drwă ĩ txā djǫ̆. *l'ogre* ę̆vę̄ txã. ę̆l ętę̄ sǭl; ę̆ s' kŭtxę̆ dǭ l'ę̄br, ę̆ pœ̆ ę̆kmēsę̆ ę̆ rõxīə.

12. lǫ̆ ptę̆ pŭ̈əsă dę̆xādę̆ d' l'ę̄br, ĭ prəñę̆ sę̄ bǫ̆t, lę̄ vętę̆; dẽ dūə pę̄sę̆[213]) ę̆ fœ̆ ę̆ l'ǭtā. sę̄ frę̆r vñĩ d'ę̆rĭvę̄.

Il disait toujours: « Il sent la chair fraîche par ici! »

9. Il se releva, alla sans chandelle sur l'escalier; il sentit dans le premier cuveau des couronnes; il alla dans l'autre, il sentit des bonnets. Il égorgea ses fillettes, les mangea et puis ralla au lit, et puis ronfla, ronfla...

La femme se leva. Quand elle vit le sort de ses fillettes, elle réveilla les garçons, ne comprit pas pourquoi son homme avait mangé ses filles et (puis) laissé ces garçons.

Mais le Petit Poucet s'était relevé, avait pris les couronnes aux fillettes, leur avait mis les bonnets, et mis les couronnes à ses frères.

10. La femme leur dit de vite partir. Elle les mit sur le bon chemin, leur souhaita bon retour à la maison, en leur recommandant de vite aller et de ne se pas amuser en chemin.

Les enfants couraient. Le Petit Poucet ne les pouvait suivre.

11. L'ogre se réveilla. Quand il vit comment il s'était trompé, il dit: « [Aus]si vrai que je suis un bon *couillot,* je les veux rattraper! »

Il mit ses bottes de sept lieues. Quand le Petit Poucet le vit venir, il grimpa sur un arbre. Il faisait justement un jour chaud. L'ogre avait chaud. Il était fatigué; il se coucha sous l'arbre et puis commença à ronfler.

12. Le Petit Poucet descendit de l'arbre, lui prit ses bottes, les mit; en deux pas, il fut à la maison. Ses frères venaient d'arriver.

---

[210]) Le mot *kăp* (All. *Kappe)* a conservé sa forme allemande et n'est pas devenu *kę̆p.* — [211]) Remarquer ce mot *vętĭ,* dans le sens de *mettre;* p. ex.: *vętĭ sę̄ bǫ̆t; vętĭ sę̆ kăp* = mettre son bonnet. (Voir ci-dessus § 9.) — [212]) Pour *grimper,* le patois dit: *grĭpę̄* ou *txę̆tnę̄;* l'Ajoie a aussi *grę̆pĭnę̄.* (Cf. N° XVI § 6.) — [213]) Littéralement: *une passée,* c'est-à-dire: *une enjambée,* un *grand pas.* Il signifie aussi les *traces,* les *vestiges,* les *empreintes* laissées sur le sol. *ā vwă sę̆ pę̄sę̄ dẽ lę̆ nwă* = *On voit ses empreintes dans la neige.*

lę̆ mę̄r ę̄tę̄ bĩnăïrūz d' lę̄ rvūə. ę̆ vãdę̆n lę̄ bǫ̆t ā būəb dĭ rwă. ę̆l œ̆n brămã dę̄ sŭ pǫ̆ ę̆txtę̄ dĭ pẽ.

La mère était bienheureuse de les revoir. Ils vendirent les bottes au fils du roi. Ils eurent beaucoup de sous pour acheter du pain.

ę̆ pę̄sę̆n lǫ̆ rę̆st d' yǭ djǫ̆ tǫ̆ ã-swăn, ę̆ pœ̆ bĩnăïrŭ.

Ils passèrent le reste de leurs jours tous ensemble et puis bienheureux.

lę̄ krǭyə ãnę̄ nə dū̃rã p' ę̆dę̆!

Les mauvaises années ne durent pas toujours!

(Mme B. Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

XV. lę̆ fǭl d' byẽtx rǭz ę̆ d' rǭz rŭdj.[214])

La fôle de Blanche-Rose et de Rose-Rouge.

(Patois de Miécourt.)

1. ā bę̄ mwātã d'ĩ bǭ, dẽ ę̆n ptę̆t mājnăt, dmǫ̆rę̄ ę̆n pūər văv ę̆vǭ sę̄ dūə djū̃ən bę̄xăt k' s'ę̆plĩ byẽtx rǭz ę̆ rǭz rŭdj. ę̆ vę̄tχĩ pūərmã mẽ ǫ̆nę̄tmã.

1. Au beau milieu d'un bois, dans une petite maisonnette, demeurait une pauvre veuve avec ses deux jeunes filles qui s'appelaient Blanche-Rose et Rose-Rouge. Elles vivaient pauvrement mais honnêtement.

byẽtx rǭz ę̆dę̄ sę̆ mę̄r dẽ lǫ̆ mę̄-nę̄dj, ę̆ rǭz rŭdj nǭ̃rĭxę̄ lę̆ txvrăt, l' ę̆ñəlă, ę̆ s'ę̆mū̃zę̄ vǭ[215]) le tŭrtərę̆l părtxīə txū̃ ĩ trõtxă drīə lǫ̆ fǫ̆nă.[216])

Blanche-Rose aidait sa mère dans le ménage et Rose-Rouge nourrissait la chevrette, l'agnelet, et s'amusait avec la tourterelle perchée sur un tronc derrière le (fourneau) poêle.

2. lę̄ dūə sœ̆răt s'ę̄mĩ brāmã; ę̆l sə təñĩ ę̆dę̆ pę̆ lę̆ mẽ tχẽ ę̆l ălĩ fǭ̃.

2. Les deux sœurettes s'aimaient beaucoup; elles se tenaient toujours par la main quand elles allaient dehors.

byẽtx rǭz dyę̄ ã sę̆ sœ̆r:

B.-R. disait à sa sœur:

— djmę̄ nǫ̆ sę̄părę̄! ę̆ rǭz rŭdj yĭ rę̄põję̄: — nǫ̆ sę̄părę̄ djmę̄! ę̆ lę̆ mę̄r dyę̄: *Amen!*

— Jamais nous séparer! Et R.-R. lui répondait: Nous séparer jamais! Et la mère disait: Amen!

ę̆ fā k'ĭ vǫ̆ dyœ̆x k' sǫ̆sĭ s' pę̄sę̄ dĭ tã dę̄ djnę̆ ę̆ dę̄ djnātx.

Il faut que je vous dise que ceci se passait du temps des sorciers et des sorcières.

3. ĩ bę̄ swă d'ū̃vīə, s'ę̄tę̄ kõtr lę̆ nā, ãn-ǭyõ[217]) kăkę̄ ã lę̆ pūətx. lę̆

3. Un beau soir d'hiver, c'était contre la Noël, on entend frapper à

---

[214]) Cf. le conte de Grimm, N° 161: *Schneeweisschen und Rosenrot.* — [215]) Cette élision *vǭ* = *ę̆vǭ* n'est pas fréquente et m'est inconnue en dehors de Miécourt (Cf. N° XVIII § 1). — [216]) Le mot *fǫ̆nă* ou *fwę̆nă* (Aj.) et *fǫ̆rnă* (Vd.) (L. *furnu* + *ittu)* désigne le poêle d'une chambre, appelé *fourneau* dans toute la Suisse romande. — [217]) Remarquer cette syllepse que j'ai déjà relevée (Cf. *Arch. III* p. 240 note 2): le verbe se mettant au pluriel après *on (ã)* et s'assimilant en — *õ*. *Il entend* = *ę̆l ǭ; ils entendent* = *ę̆l-ǭyã; on entend*: *ãn-ǭyõ.*

mẹ̃r ălẹ̆ õ̝vīə. s'ẹ̃tẹ̃ ĩ bẹ̃ txvrõ̝ k' pǫ̆txẹ̃ ā yõ̝ə d'ẹ̃kūən ĩ bẹ̃ bǫ̃.[218])

lẹ̃ sœ̆răt grŭlĩ dẽ yǫ̃ pẹ̃ d' păvŭ; mẽ lẹ̆ mẹ̃r yǫ̃ dyẹ̆ k'ẹ̆ n'y ẹ̆vẹ̃p' ẹ̆ grŭlẹ̃; ẹ̆ dyẹ̆ sǫ̆lĭ ã pãnẽ lǫ̆ bẹ̃ ẹ̆nĭmā tǫ̆ pyẽ d' nădjə. ẹ̆l rẹ̆tŭjẹ̆ l'ẹ̃tr[219]) ẹ̆ l'fzẹ̆ sə kŭtxīə prẹ̆ dĭ fõ̝ə χẹ̃ ẹ̆ txādă.[220])

4. tǫ̆t-ā mẹ̆tĩ, ẹ̆l yĭ õ̝vrẹ̆ lẹ̆ pūətx, ẹ̆ d'ĩ kǫ̃ ẹ̆ rfœ̆ dẽ l'bǫ̃. tǫ̆ l'ŭvīə ẹ̆ rvəñẹ̃ s'ẹ̆txādẹ̃ tχẽ ẹ̆ fzẹ̃ trǫ̆ frẹ̆.

ĩ djǫ̆ lẹ̃ dūə sœ̆răt rẹ̆mẹ̆sĩ dĭ bǫ̃. ẹ̆l ōyẹ̆n bŭdjīə drīə ẹ̆n grǫ̃s rẹ̆snẹ̃[221]); ẹ̆ vwăyẹ̆n ĩ ptẹ̆ l'ãn k'ẹ̆vẹ̃ ẹ̆n grǫ̃s bẹ̆rb kə s'ătxvātrẹ̃ dẽ lẹ̃ mŭrīə.[222])

ẹ̆ pǫ̆txẹ̃ ĩ sẹ̆ pyẽ d' pīər prẹ̆syõ̝z kə ryŭĩ ā sǫ̆rẹ̆yə.

ẹ̆ dyẹ̆: — byẽtx rǫ̃z, vĩ vā mwă, ĭ t' bẹ̆yə sẹ̃ trẹ̃zūə.

rǫ̃z rŭdj lẹ̆ rtənyẹ̆ ã dyẽ: — djmẹ̃ nǫ̆ sẹ̃părẹ̃! — nǫ̆ sẹ̃părẹ̃ djmẹ̃! dyẹ̆ byẽtx rǫ̃z. lẹ̃ dūə sœ̆răt s'ã rĭtẹ̆n ã l'ǫ̃tā.

5. ĩn-ātr djǫ̆ lẹ̃ dūə sœ̆răt s'ănălẹ̆n pătxīe dẽ ẹ̆n ərvīər kə kŭlẹ̃ dẽ lǫ̆ bǫ̃. ẹ̆ rvwăyẹ̆n lǫ̆ ptẹ̆ l'ãn k'tĭrẹ̃ ĩ sẹ̆ fõ̝ dẹ̃z-ẹ̆djõ ã djŭrẽ.

— byẽtx rǫ̃z, vĩ m'ẹ̆dīə! k'ẹ̆ kryẹ̃. s'ẹ̃tẹ̃ dẹ̃ pẹ̃rl k' ryŭĩ ā sǫ̆rẹ̆yə.

— djmẹ̃ nǫ̆ sẹ̃părẹ̃! dyẹ̆ rǫ̃z rŭdj, ẹ̆ pœ̆ ẹ̆ s'ãfŭẹ̆n ã l'ǫ̃tā.

la porte. La mère alla ouvrir. C'était un beau chevreuil qui portait au lieu de cornes un beau bois.

Les sœurettes tremblaient dans leur peau de peur; mais la mère leur dit qu'il n'y avait pas à trembler; elle dit cela en essuyant le bel animal tout plein de neige. Elle attisa l'âtre et le fit se coucher près du feu clair et bon chaud.

4. Tout au matin, elle lui ouvrit la porte, et d'un saut il refut dans le bois. Tout l'hiver il revenait se chauffer quand il faisait trop froid.

Un jour les deux sœurettes ramassaient du bois. Elles ouïrent bouger derrière de grosses racines; elles virent un petit homme qui avait une grosse barbe qui s'enchevêtrait dans les (mûriers) ronces.

Il portait un sac plein de pierres précieuses qui reluisaient au soleil.

Il dit: Blanche-Rose, viens vers moi, je te donne ces trésors.

Rose-Rouge la retint en disant: — Jamais nous séparer! — Nous séparer jamais! dit Blanche-Rose. Les deux sœurettes s'encoururent à la maison.

5. Un autre jour les deux sœurettes s'en allèrent pêcher dans une rivière qui coulait dans le bois. Elles revirent le petit homme qui tirait un sac (hors) des ajoncs en jurant.

— Blanche-Rose, viens m'aider! qu'il cria. C'étai[en]t des perles qui brillaient au soleil.

— Jamais nous séparer! dit Rose-Rouge, et puis elles s'enfuirent à la maison.

---

[218]) Ce chevreuil n'avait pas des *cornes,* mais un *bois* comme le cerf. — Remarquer comme la tradition diffère ici du conte de Grimm; dans ce dernier conte, c'est un *ours* qui arrive. — [219]) *rẹ̆tŭjĭə l' fõ̝ə* ou *l'ẹ̃tr,* c'est le mot habituel pour dire *aviver le feu, l'attiser.* — [220]) C'est le diminutif de *txā (cal'du + ittu),* pour indiquer que le feu est bon chaud. — On a aussi le substantif: *ĩ txādă,* dans l'expression *bǫ̆tẹ̃ ĩ txādă ăn-ĩn-ăfẽ = mettre une enveloppe chaude aux pieds d'un enfant en le couchant.* — [221]) Littéralement une *racinée (radicinam + ata).* — [222]) Comme dans le français populaire *lẹ̆ mŭr* et *l'mŭrĭə* = la *mûre* et le *mûrier* désignant la *ronce (rubus idaeus).*

6. ĩ ātr djǫ̆ lẹ̄ dūə djū̃ən bẹ̄xăt s'ãn-ălẹ̆n ẹ̄ frẹ̄z txŭ lẹ̄ rǫ̆txẹ̆.[223]) ẹ̆ vwăyẹ̆n lǫ̆ ptẹ̆ l'ãn, k'ẹ̆vẹ̄ sĭ kọ̄ ĩ grọ̄ sẹ̆ d'lọ̄yə d'ūə k'ẹ̆ kõtẹ̄ ā sǫ̆rẹ̆yə.

— byẽtx rọ̄z, vĩ vā mwă! mẹ̆ fūə-txū̃n[224]) ā pǫ̆ twă.

ā mẹ̄m mŏmã lǫ̆ txvrǭ̃ vñẹ̆ pẹ̆ drīə, ẹ̆ d'ĩ kọ̄ d' sẹ̄ bọ̄ l'fǫ̆tẹ̆ ẹ̄vā lẹ̄ rǭtx. ẹ̆ fœ̆ tχŭẹ̄ xŭ lǫ̆ kọ̄.

7. ẹ̆xtọ̄ lǫ̆ txvrǭ̃ fœ̆ txẽdjīə ăn-ĩ bẹ̄ djū̃ən prĩs; sẹ̄z-ẹ̆yõ əryŭĩ ā sǫ̆rẹ̆yə.

ẹ̆ kǫ̆nẹ̆ vọ̄ ẹ̆n kǫ̆năt d'ọ̄ə: tǫ̆ lọ̄ bọ̄ fœ̆ pyẽ də txsŭ, d'vālă, d'sẹ̆rvẽt ẹ̆ d'tǫ̆ pyẽ d'ātr djã. ĩ bẹ̄l-ẹ̄kĭpẹ̄djə s'trǫ̆vẹ̄ lĭ, ẹ̆vọ̄ kẹ̆tr byẽ txvā.

ẹ̆ fzẹ̆ ẹ̆ mõtẹ̄ byẽtx rọ̄z ẹ̆ rūdj rọ̄z, ẹ̆ pœ̆ ẹ̆ vñẹ̆n vā lẹ̆ mẹ̄r. lǫ̆ prĩs dmẽ-dẹ̆ byẽtx rọ̄z ã mẹ̆ryẹ̄djə.

rọ̄z rŭdj dyẹ̆: — nǫ̆ sẹ̄părẹ̄ djmẹ̄! lǫ̆ prĩs s'bǫ̆tẹ̆ ẹ̆ rīr ẹ̆ yĭ dyẹ̆: djmẹ̄ nǫ̆ sẹ̄părẹ̄! tə srẹ̆ lẹ̆ tãn d'mõ frẹ̄r.

8. ẹ̆ yọ̄ rẹ̆kõtẹ̆ kmã k'ẹ̆l ẹ̄tẹ̄ ẹ̆vŭ txẽdjīə ã txvrǭ̃ pẹ̆ lǫ̆ ptẹ̄ l'ãn, k'ẹ̄tẹ̄ ĩ djnẹ̆, ĩ djǫ̆ d' txœ̆s, pǫ̆ yĭ pār sẹ̆ fūətxū̃n ĕ vŭlẹ̄ sẹ̄ trẹ̄zūə.

lẹ̄ năs dŭrẹ̆n tχĩz djǫ̆. dẽ tǫ̆ l' pẹ̆yĩ s' fœ̆ dẹ̄ rẹ̄djwĕyẹ̄xẽs tã k'ãn-ã pẹ̄l ãkǫ̆ ā djǫ̆ d'ădjdǭ̃.

6. Un autre jour les deux jeunes filles s'en allaient aux fraises sur les rochers. Elles revirent le petit homme, qui avait (ce coup) cette fois un sac de louis d'or qu'il comptait au soleil.

— Blanche-Rose, viens vers moi! ma fortune est pour toi.

Au même moment le chevreuil vint par derrière, et d'un coup de ses bois, il le lança en bas la roche. Il fut tué sur le coup.

7. Aussitôt le chevreuil fut changé en un beau jeune prince; ses vêtements reluisaient au soleil.

Il (corna) sonna avec une cornette d'or: tout le bois fut plein de chasseurs, de valets, de servantes et de (tout plein) quantité d'autres gens. Un bel équipage se trouvait là, avec quatre chevaux blancs.

Il fit (à) monter Blanche-Rose et Rouge-Rose, et puis ils vinrent vers la mère. Le prince demanda Blanche-Rose en mariage.

Rose-Rouge dit: — Nous séparer jamais! Le prince se mit à rire et lui dit: — Jamais nous séparer! Tu seras la femme de mon frère.

8. Il lui raconta comment (qu')il avait été changé en chevreuil par le petit homme, qui était un sorcier, un jour de chasse, pour lui prendre sa fortune et voler ses trésors.

Les noces durèrent quinze jours. Dans tout le pays, ce fut des réjouissances telles qu'on en parle encore (au jour d') aujourd'hui.

[Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.]

---

[223]) Pour *roche*, le patois dit *rwẹ̆tx* (Aj.) et *rǫ̆tx* (Vd.); le *rocher* = *l' rǫ̆txẹ̆; dẹ̄ grọ̄ rǫ̆txẹ̆* = *de gros rochers*. — [224]) Le mot *fūətxū̃n* ou *fọətxū̃n* est ajoulot; le vâdais dit: *fǫ̆rtū̃n*.

XVI. lę̆ fǭl dĭ sŭdę̄ *La Ramée.*[224a]

1. tχẽ lǫ̆ sŭdę̄ *La Ramée* œ̆ fĭnĭ sõ tã, ę̆ s'ã rvəñę̄ dẽ sõ pę̆yĭ. ã trăvāxẽ ĩ bǭ, ę̆ vwăyę̆ ĩ lŭ k' fãdę̄ di bǭ.

— ę̆lę̄rm[225]! yĭ dyę̆t-ę̆, kə t' n'ę̆ dyę̄r də dję̆[226]) pǫ̆ fãdr dĭ bǭ. ę̆tẽ vūər, k' ĭ t' vœ̆ mǭtrę̄ kǫ̆m ã fę̄!

ę̆ fyę̆ ĩ kǭ d' ę̆txăt txŭ l' trõtxă kə s' fãdę̆ ã drwăt lę̆ñ, ę̆ pœ̆ ę̆ dyę̆ ā lŭ: bǫ̆t vūər ĩ pǭ tę̆ pę̆t dẽ stə fãt.

tχẽ lǫ̆ lŭ œ̆ bǫ̆tę̄ sę̆ pę̆t ę̆ rǭtę̆ sõn-ę̆txăt, ę̆ pœ̆ lǫ̆ lŭ fœ̆ prĭ dẽ l'ę̄txę̆n,[227]) ę̆ pœ̆ *La Ramée* s'ã ăl̆ę̆ ã χǭtrẽ.

2. ĩ pǭ pŭ̆ lwẽ, ę̆ trǫ̆vę̆ ĩ rnę̄ k' răvwę̆tę̄ ĩ slę̄jīə.

— ę̄! k'ās tə răvwę̆t, vę̄yə brẽs[228])? yĭ dyę̆ *La Ramée.*

— ę̆ dę̄[229])! ĭ răvwę̆t sę̄ slīəj, ę̆ pœ̆ ĭ n' sę̆ p' kmã fę̄r pǫ̆ pǫ̆yę̄ lę̄ mẽdjīə.

— ę̆tã k'ĭ t' vœ̆ xĭkę̄[230])!

La Ramée prəñę̆ ę̆nə grãd pīərtxăt,[231]) ę̆l ãpĭtχę̆[232]) lǫ̆ rnę̆ ā bū, ę̆ pœ̆ lę̆ drăsę̆ dẽ lǫ̆ slę̄jīə.

La fôle du soldat La Ramée.

(Patois de Miécourt.)

1. Quand le soldat La Ramée eut fini son temps, il s'en revenait dans son pays. En traversant un bois, il vit un loup qui fendait du bois.

Alarme! lui dit-il, (que) tu n'as guère de (jet) façon pour fendre du bois. Attends voir, (que) je te veux montrer comme on fait.

Il frappa un coup de hachette sur le tronc qui se fendit en droite ligne, et puis il dit au loup: Mets voir un peu ta patte dans cette fente.

Quand le loup eut mis la patte, il (r)ôta sa hachette, et puis le loup fut pris dans la bûche, et puis La Ramée s'en alla en sifflant.

2. Un peu plus loin, il trouva un renard qui regardait un cerisier.

— Eh! qu'est-ce [que] tu regardes, vieille branche? lui dit La Ramée.

— Parbleu! je regarde ces cerises, et puis je ne sais pas comment faire pour pouvoir les manger.

— Attends (que) je te veux installer.

La R. prit une grande perche, il (empiqua) embrocha le renard au bout et puis la dressa dans le cerisier.

[224a]) Cette *fôle* n'a, sauf le nom du héros, aucun rapport avec le conte populaire du « sac de La Ramée » (Cf. R. Köhler, Kleinere Schriften t. I, p. 83). Le commencement correspond à celui du „Wunderlicher Spielmann" chez Grimm, N° 8. — [225]) Littéralement: *Alarme!* Mot habituel pour crier: *au secours!* (Arch. IV p. 19, note 6); mais il s'emploie aussi pour marquer une grande surprise, un profond étonnement: *ę̆lę̄rm, mę̄z-ę̆mi!* — [226]) Ce mot *dję̆* a deux sens: 1° *façon, allure; ĕvwă dĭ dję̆.* 2° *frayeur; pǫ̆rtę̄ dję̆ ę̀ pavŭ* (Cf. *Pan.* 372). — [227]) Littéralement *échine* = *bûche de bois.* On a aussi les mots: *trõtx (d'nā)* = *bûche (de Noël)* et *trõtxă* = *tronc, bûche.* (Cf. ci-dessus XV § 1.) — [228]) Ce mot d'argot parisien: *Ma vieille branche* = *mon viel ami,* est tout moderne et n'est pas patois. — [229]) Littéralement: *Eh! Dieu!* = *parbleu!* — [230]) Cf. Arch. VII p. 243, N° 173 note 1. Ici le mot *xĭtχę̄* a le sens d'*arranger, installer, établir commodément.* — [231]) Remarquer le diminutif *pĭərtxăt* = *perchette* accompagné de l'adjectif *grand: Une grande petite perche;* c'est que ce diminutif se rapporte non pas à le *longueur,* mais à *l'épaisseur* de la perche: une *perche mince et longue,* — [232]) Littéralement: *empiquer* = *embrocher, empaler.*

— ę̆ bĭ, dyę̆ lǫ̆ rnę̄, dā ddǭ ĭ lę̄ răvwę̆tǭ ān-ę̆mõ; mĭtnẽ, ĭ lę̄ pœ̆ ravwę̆tīə ān-ę̆vā.[233])

— bəvñẽ[234])! yĭ dyę̆ lǫ̆ sŭdę̄, ę̆ pœ̆ ę̆ s'ān-ălę̆.

3, tχẽ ę̆l ę̆rivę̄ dẽ lę̆ vę̆l, ã yĭ dyõ kə l' rwă ę̆vę̄ prǫ̆mĭ sę̆ bę̆xăt ã stŭ̃ k' n' ę̆[235]) djmę̄ ę̆vŭ̃ păvŭ.

ę̆l ălę̆ vā l' rwă pǫ̆ yĭ dīr k'ę̆ n' ę̆vę̄ djmę̄ ę̆vŭ̃ păvŭ.

ę̆ trǫ̆vę̆ ākǫ̆ ĩn-ātr kə y' ălę̄ pǫ̆ lǫ̆[236]) mę̆m ę̆fę̆r.

ę̆ yĭ dyę̆: — ātr lǫ̆ prəmīə. sǫ̆ k'ę̆ fzę̆.

ã revñẽ ę̆ yĭ dyę̆:

— ę̆ m'ę̆ fę̄ ę̆ tĭrīə sę̆ bę̆rb ā mǫ̆tõ,[237]) ę̆ pœ̆ ã mę̆m tã ę̆ m'ę̆ fę̄: kwā! ĭ sœ̆[238]) rsātę̄, ę̆ pœ̆ vwălĭ k'ĭ ę̆ pərjŭ̃.

La Ramée sə dyę̄: ĩn-ān ę̆vtxĭ ã vā dŭ! ę̆ pœ̆ ę̆l-ātrę̆.

4. lǫ̆ rwă yĭ dyę̆: tə n' ę̆ djmę̄ ę̆vŭ̃ păvŭ? — ǭ k' nānĭ! y'ę̆ fę̄ trătxę̄ kāpę̆ñ; y'ę̆ pŭ̃ d' sã byăsŭ̃r. ĭ n' sę̆ p' də kwă ĭ pǫ̆rǭ bĭ ę̆vwă păvŭ.

lǫ̆ rwă yĭ dyę̆: tīr mə lę̆ bę̆rb ā mǫ̆tõ! — sǫ̆ k'ę̆ fzę̆ ę̆vǭ. ĭ kǫ̆rę̄djə də sŭdę̄.

lǫ̆ rwă tχŭ̃dę̄ bĭ fę̆r: kwā! mę̄ *La Ramée* n' brõtxę̆ p'.

5. lǭ rwă s' vwăyę̆ prĭ, mẽ ę̆ yĭ dyę̆ k' pǫ̆ ę̆vwă sę̆ bę̆xăt, ę̆ fāyę̄ kŭ̃txīə ę̆vǭ ĭ lyõ, k' ę̆prę̄ ã frę̆ lę̆ năs.

lǫ̆ sŭdę̄ fœ̆ d'ę̆kūə, mẽ ę̆ dmẽdę̆ ākǫ̆ lę̆ pę̆rmĭsyõ d'ălę̄ ã lę̆ vę̆l. ę̆l

— Eh! bien, dit le renard, depuis dessous, je les regardais (en) en-haut; maintenant je les peux regarder (en)-en bas.

— Bienvenu! lui dit le soldat, et puis il s'en alla.

3. Quand il arriva dans la ville, on lui dit que le roi avait promis sa fille à celui qui n'a jamais eu peur.

Il alla vers le roi pour (y) lui dire qu'il n'avait jamais eu peur.

Il trouva encore un autre qui y allait pour la même affaire.

Il lui dit: — Entre le premier. Ce qu'il fit.

En revenant, (il) l'autre lui dit:

— Il m'a fait (à) tirer sa barbe au menton, et puis en même temps, il m'a fait: Couâ! Je suis ressauté, et puis voilà que j'ai perdu.

La Ramée se dit: Un homme averti en vaut deux! Et puis il entra.

4. Le roi lui dit: Tu n'as jamais eu peur? — Oh! que nenni! J'ai fait trente-six campagnes; j'ai plus de cent blessures. Je ne sais pas de quoi je pourrais bien avoir peur.

Le roi lui dit: Tire-moi la barbe au menton! — Ce qu'il fit avec un courage de soldat.

Le roi crut bien faire: Couâ! Mais La Ramée ne broncha pas.

5. Le roi se vit pris, mais il lui dit que pour avoir sa fille, il fallait coucher avec un lion, qu'après on ferait la noce.

Le soldat fut d'accord, mais il demanda encore la permission d'aller

---

[233]) *ān-ę̆mõ, ān-ę̆vā* = litt. *en amont, en aval.* Le frç. populaire dit aussi: *en-en haut, en-en bas* (Cf. *Arch. III* p. 274, N° 7, note 2. 3.) — [234]) *bəvñẽ (bə = bi̯)* littér.: *bien venant = bienvenu;* d'où le subst. lę̆ *bəvñẽs*, ou *bi̯vñẽs* = la *bienvenue.* — [235]) *Celui qui n'a* = qui *n'aurait.* — [236]) Littér.: *le même affaire.* Comme dans le frç. populaire, le mot *affaire* est très souvent *masculin.* — [237]) Le patois a le même mot: *mǫ̆tõ* pour désigner le *mouton* ou le *menton* (Cf. Arch. IV p. 9, note 4). — [238]) J'ai déjà souvent relevé le fait que sous l'influence de l'allemand, un grand nombre de verbes intransitifs patois se conjuguent avec l'auxiliaire *ętr*: *ĭ sœ̆ rĭtę̄ (ich bin gelaufen), j'ai (je suis) couru*; *ĭ sœ̆ rsātę̄.*

ălę ętxtę tǫ sǫ k'ę pǫyę bǫtę dẽ sę bęgăt də bõbõ, d'*biscuits*, d'tǫt sūətx d'ęfęr k'ę bęyę d' *temps en temps* ā lyõ.

6. pęr vā lę kętr dĭ mętĩ, lǫ lyõ yĭ dyę k'ęl lǫ vlę mẽdjīə. lǫ sŭdę yĭ rępõję k'ę vlĩ ĩ pǫ s'ęmŭzę dvẽ,[239]) k'ęl ętę ędę prŭ tǫ d' fęr stə bęzẽñ lĭ.

lǫ lyõ yĭ dmẽdę: ã kę djűə? — kǫña-t' lə djűə də tīr-kūə? — dę nyã! — ę bĭ! ĭ t' lǫ vœ ępār.

prəmīə[240]), grępĩn ãsõ lę djǫl; tχẽ ę yĭ fœ, ę tĭrę ęn kūədj d'sę bęgăt, yĭ fĭslę lę kūə ęprę ęn gătr,[241]) ĕ s'ãnălę ã χǫtrẽ ḍmẽdę lę bęxăt ā rwă pǫ sę fãn.

7. lǫ rwă dœxę yĭ bęyīə. ĕ yǫ bęyę ãkǫ ĩ sę d' lǫyə d'ūə, ę lęzãvyę fęr yŏt tǫ d'nãs.

ę s'ęrātęn txű ęn mõtęñ, lęvŭ lǫ lyõ, lǫ rnę, lǫ lŭ œn bĩ păvŭ d'lęzălę sŭrpār. ę s'ãfűęn x' lwẽ k'ã n' lęz-õ pű djmę rvű.

à la ville. Il alla acheter tout ce qu'il put mettre dans ses poches de bonbons, de biscuits, de toutes sortes d'affaires qu'il donna de temps en temps au lion.

6. (Par) Vers les 4 [heures] du matin, le lion lui dit qu'il le voulait manger. Le soldat lui répondit qu'ils voulaient un peu s'amuser auparavant, qu'il était toujours assez tôt de faire cette besogne-là.

Le lion lui demanda: A quel jeu? — Connais-tu le jeu de tire-queue? — Ma foi non! — Eh! bien, je te le veux apprendre.

D'abord, il grimpe au sommet de la cage; quand il y fut, il tira une corde de sa poche, lui ficela la queue après (un treillis) un barreau, et s'en alla en sifflant demander la fille au roi pour sa femme.

7. Le roi dut [la] lui donner. Il leur donna encore un sac de louis d'or, et les envoya faire leur tour de noces.

Ils s'arrêtèrent sur une montagne, où le lion, le renard et le loup eurent bien peur de les aller surprendre. Ils s'enfuirent si loin qu'on ne les a plus jamais revus.

[Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.]

XVII. lę fǫl d'lę vădjūz d'ūeyə.[238a])

1. ę y ęvę ęn fwă ęn vęyə bwęn făn k' vętyę vǫ sęz-ūəyə ā mwătã d'ĩ bǫ.

tǫ lę mętĩ, ęl s'ãn-ălę ā bǫ, brālõ-brālĩ; ęl rępęsę d' l'īərb pǫ sęz-ūəyə ę pœ lę ptę frű dę bǫ, ĕ pœ ęl rępǫtxę tǫ sǫlĭ xű sõ dǫ.

La fôle de la gardeuse d'oies.

(Patois de Miécourt.)

1. Il y avait une fois une vieille bonne femme qui vivait avec ses oies au milieu d'un bois.

Tous les matins, elle s'en allait au bois, branlon-branlin; elle ramassait de l'herbe pour ses oies et puis les petits fruits des bois, et puis elle rapportait tout cela sur son dos.

[238a]) cf. Grimm N° 179: *Die Gänsehirtin am Brunnen.* — [239]) Le mot *dvẽ* est ici adverbe = auparavant. Même sens que le vieux frç.: *ci-devant, comme devant,* etc. — [240]) Remarquer ce *prəmīə* pris aussi comme adverbe = *premièrement.* — [241]) Le mot *găt*r (allemand suisse *Gatter)* = une *grille,* un *grillage,* un *treillis.* Pris ici dans le sens de *barreau (de la cage).*

ę̈l-ę̈tę̄ bĩ ę̈vñę̈t ę̈vǭ tǫ̆ lǫ̆ mõd k'ę̈l rãkõtrę̄; mẽ lę̄ djã n'ę̈mĩ p' ę̈ lę̆ trǫ̆-vę̄ xŭ yǫ̆t txmĩ; ã kõtrę̄r, ę̈l ę̈mĩ mœ̆ fę̄r ĩ grǭ dę̈tǫ̆, pǫ̆x k'ę̈l ę̈vĩ tǫ̆ l'ĭdę̄ə k' s'ę̈tę̄ ę̈n djnãtxə.

2. ĩ djǫ̆ d'bę̄ sǫ̆rę̈yə, ĩ bę̄ djŭ̈ən ãn pę̄sę̄ lǫ̆ bǭ; lę̆ trǫ̆vę̆ ę̈kərpĭə kə kǫ̆pę̄ d' l'ĭərb; ã lõ d'lę̄ə[242]) ę̈tĩ dŭ pę̈nĭə d' pǫ̆m ę̈ pwăr sãvę̈djə.

— ę̄! lę̆ mę̄r, yĭ dyę̈t-ę̈, kmã vlę̄ vǫ̆ ãpǫ̆txę̄ tǫ̆ sõlĭ?

— ę̈ fã bĩ, djŭ̈ən-ãn, xŭ mõ dǭ. lę̄z-ăfẽ d' rę̈tx n' kǫ̆ñę̈xã p' sĭ mã lĭ.

— ę̈l ã vrę̄ k' mõ pę̄r ã ĩ rę̈tx kõt; mẽ ĭ vǫ̆ vœ̆ bĩ ę̈dĭə ę̈ pǫ̆txę̄ vǫ̆t txę̄rdjə.

3. lę̆ vę̄yə n'ę̈tãdę̄ p' sõ rę̈xt; ę̈l y ę̈tę̈txę̆ sõ sę̆ xŭ l'dǭ, yĭ pãdę̆ sę̄ dŭ pę̈nĭə ã sę̄ mẽ.

tχẽ ę̈ s' sãtę̆ txę̈rdjĭə, ę̈l ę̈rę̄ bĭ vǫ̆yŭ ę̈tr ę̈ l'ǫ̈tā; mẽ lę̆ vę̄yə s'mǫ̆kę̄ d'lŭ ã l'ę̈tχǫ̆yẽ.[225]) ę̈ xŭę̄ dę̄ grǭs gǫ̆t!

lę̆ vę̄yə kryę̄ ę̈dę̆, ę̈ pœ̆, tǫ̆ d'ĩ kǭ, s' yŭp ãkǫ̆ xŭ l'sę̆, ę̈ pœ̆ d' l'ę̈-tχǫ̈̄dr ę̈vǭ sõ bãtõ![226])

4. ãfĩ ę̈l-ę̈rivę̈n ãn-ĩ dę̈tǫ̆ ę̈ vwă-yę̈n ę̈n mājõ ę̈vǭ ĩ grǭ trœ̆plă d'ūəyə ātǫ̆. tχẽ lę̄z-ūəyə vwăyę̈n lę̆ vę̄yə, ę̈l-ę̈kmãsę̈n yǫ̆t hŭlŭlŭlŭ!....

drĭə lǫ̆ trœ̆plă, mę̈rtxę̄ ę̈n grǭs pœ̆t bę̄xăt.

— mę̄r, k' vǭz-āt-ę̈ ę̈rĭvę̄ k' vǭz-ę̈t dmǫ̆rę̄ xĭ lõtã?

Elle était bien avenante avec tout le monde qu'elle rencontrait; mais les gens n'aimaient pas à la trouver sur leur chemin; au contraire ils aimaient mieux faire un grand détour, parce qu'ils avaient tous l'idée que c'était une sorcière.

2. Un jour de beau soleil, un beau jeune homme passait le bois; [il] la trouva accroupie qui coupait de l' herbe; à côté d'elle étaient deux paniers de pommes et poires sauvages.

— Eh! la mère, lui dit-il, comment voulez-vous emporter tout cela?

— Il faut bien, jeune homme, sur mon dos. Les enfants de riches ne connaissent pas ce mal-là.

— Il est vrai que mon père est un riche comte; mais je vous veux bien aider à porter votre charge.

3. La vieille n'attendait pas son reste; elle lui attacha son sac sur le dos, lui pendit ses deux paniers (en) à ses mains.

Quand il se sentit chargé, il aurait bien voulu être à la maison; mais la vieille se moquait de lui en le faisant avancer. Il suait des grosses gouttes!

La vieille criait toujours, et puis, tout d'un coup, elle s'élance encore sur le sac, et puis de le faire avancer avec son bâton!

4. Enfin ils arrivèrent à un détour et vîrent une maison avec un gros troupeau d'oies autour. Quand les oies virent la vieille, elles commencèrent leur: *Houlouloulou!*

Derrière le troupeau, marchait une grosse vilaine fille.

— Mère, que vous est-il arrivé que vous êtes restée si longtemps?

---

[224]) Expression originale, littéralement: *au long d'elle = à côte d'elle.* — [225]) La verbe *ę̄tχǫ̈̄dr = faire avancer le bétail en le fouettant* en le chassant. Ex.: *ălõ! ę̄tχǫ̈̄ sĭ txvā! = allons, chasse ce cheval!* — [226]) Le mot *bãtõ* est ajoulot; le Vâdais dit *bę̄tõ.* Ne pas confondre avec *bę̆tõ = tresse de chanvre.* (Voir ma *Poésie religieuse patoise* p. 443, note 81.)

— ā kõtrẹ̄r[227]) ! răvwẹ̄t sĭ bẹ̄ djn̄ən bŭəb k' m'ẹ̆ rẹ̄pẹ̆txẹ̄ mẹ̆ txẹ̆rdjə ẹ̆ pœ̆ mwă ã sẹ̆ krẹ̄tx.[228])

5. ã dyẽ sẹ̆lĭ, lẹ̆ vẹ̄yə yŭdjẹ̆ ẹ̄vā, ẹ̆ pœ̆ dyẹ̆ ā djn̄ən ăn də s'kŭtxīə xŭ l' bẽ pẹ̆ sə rpẹ̄zẹ̄. — ẹ̆ pœ̆ twă, fẹ̆yə, vẹ̆ ddẽ! s' tə dmẹ̆r ẹ̆vẹ̄ sĭ djn̄ən būəb, ẹ̆ pẹ̆rẹ̄ bĭ s'ămẹ̆rẹ̆txīə[229]) d'twă!

l' djn̄əu kõt n' sẹ̆vẹ̄ s'ẹ̆ dẹ̆vẹ̄ rīr ŭ bĭ pn̄ərẹ̄; mẽ tχẽ lẹ̄ dūə fān fœ̆n rātrẹ̄, ẹ̆ s'ādrəmẹ̄xẹ̆ xŭ l'bẽ, dẹ̄ ĩ pẹ̆mīə sāvẹ̄djə.[230])

6. tχẽ ẹ̆l-œ̆ drəmĭ, lẹ̆ vẹ̄yə vñẹ̆ ẹ̆ pœ̆ yĭ bẹ̆yẹ̆ pẹ̆ sõ pẹ̆yəmã ẹ̆n bwẹ̄tăt d'ūə sĭzlẹ̄.

ẹ̆ n'ẹ̆tādẹ̆ p' sõ rẹ̆xt, ẹ̆l ẹ̆vẹ̄ dẹ̄zāl pẹ̆ s'ān̄fŭr!

ẹ̆l ẹ̄yẹ̄ lẹ̄z-ūəyə ākẹ̆ dā bĭ lwẽ, mẽ ẹ̆ s'ẹ̆pẹ̄jẹ̆[231]) ã rŭt.

ẹ̆prẹ̆ trā djẹ̆, ẹ̆l-ẹ̆rĭvẹ̆ dẽ ẹ̆n vẹ̆l; ẹ̆ s'fəzẹ̆ mwănẹ̄ tẹ̆ kõtã vā l' rwă k'ẹ̆tẹ̄ vẹ̄ lẹ̆ rẹ̄n sīətẹ̄ xn̄ ĩ trẹ̄n.

7. lẹ̄ kõt txwăyẹ̆ ẹ̆ djnõyõ,[232]) ẹ̆ bẹ̆yẹ̆ lẹ̆ bwẹ̄tăt ã lẹ̆ rẹ̄n, kə χāsẹ̆[233]) ã lẹ̆ vwăyẽ.

tχẽ ẹ̆l fœ̆ rvənĭ ã lẹ̄ə-mẹ̄m, ẹ̆l rāvyẹ̆ tẹ̆ sẹ̄ djã, ẹ̆ pœ̆ yĭ dmẽdẹ̆ dā lẹ̆vŭ ẹ̆l ẹ̆vẹ̄ stə bwātăt.

ẹ̆ yẹ̆ rẹ̆kõtẹ̆ sõn-ĭxtwār. lẹ̆ rwă ẹ̆ lẹ̆ rẹ̄n yĭ dmẽdẹ̆n də lẹ̄ mwănẹ̄ ã sĭ yn̄ə; k' yẹ̆t bẹ̄xăt dẹ̆vẹ̄ ẹ̄tr vŭ ẹ̄tẹ̄ lẹ̆ bwẹ̄tăt.

— Au contraire ! Regarde ce beau jeune garçon, qui m'a rapporté ma charge et puis moi sur son dos.

5. En disant cela, la vieille [se] glissait en bas, et puis disait au jeune homme de se coucher sur le banc pour se reposer. — Et puis toi, fille, va dedans ! Si tu demeures avec ce jeune garçon, il pourrait bien s'amouracher de toi !

Le jeune comte ne savait s'il devait rire ou bien pleurer ; mais quand les deux femmes furent rentrées, il s'endormit sur le banc, sous un pommier sauvage.

6. Quand il eut dormi, la vieille vint et puis lui donna pour son payement une petite boîte d'or ciselé.

Il n'attendit pas son reste ; il avait des ailes pour s'enfuir !

Il entendait les oies encore depuis bien loin, mais il se calma en route.

Après trois jours, il arriva dans une ville ; il se fit mener tout (comptant) de suite vers le roi, qui était avec la reine assis sur un trône.

7. Le comte tomba à genoux, et puis donna la petite boîte à la reine, qui s'évanouit en la voyant.

Quand elle fut revenue à elle-même, elle renvoya tous ses gens, et puis lui demanda depuis où il avait cette petite boîte.

Il leur raconta son histoire. Le roi et la reine lui demandèrent de les mener en ce lieu ; que leur fille devait être où était la petite boîte.

---

[227]) Ce mot : *au contraire !* suppose un : *que vous est-il,* c'est à dire : *ne vous est-il rien arrivé de fâcheux ?* qui est sous-entendu. — [228]) La *krẹ̄tx* est la *hotte pour porter le bois* ; *pẹ̆rtẹ̄ ã lẹ̆ krẹ̄tx* = *porter sur son dos.* — [229]) Le verbe *s'ẹ̆mẹ̆rẹ̆txĭə,* bien que donné dans Guélat, est plutôt un mot français. — [230]) Au lieu de *pẹ̆mĭə sāvẹ̆djə,* le patois dit : *ĩ bn̄̆txnīə ; l'bn̄̆txĭn* = *la pomme sauvage.* Cf. *l'byāsõ* = *poire sauvage,* et *l'byāsnĭə* = *le poirier sauvage.* — [231]) Littér. il *s'apaisa ;* le verbe est *s'ẹ̆pẹ̄jĭə* ou *s'rẹ̆pẹ̄jĭə.* — [232]) C'est la vieille expression (employée *Pan.* 54) et signifiant littéralement : *à genouillons.* On dit d'habitude *ẹ̆ djnõyə.* — [233]) Le verbe *χāsẹ̆* (Aj.) et *xāsẹ̆* (Vd.) signifie : *tomber évanoui.* On dit aussi *txwă χās* ou *xās.*

8. kẹ̄k tã ẹ̆prẹ̆, lẹ̄ dūə fãn dẽ l' bọ̄ flĭ, flĭ sẽ rã dĭr... ẹ̆l ẹ̄tẹ̄ ẹ̆prẹ̆ lẹ̄z-õz dĭ swă. ẹ̆n txŭă̆t vñẹ̆ kăkẹ̄ ã lẹ̆ fnẹ̄tr, ã fzẽ: hŭ! hŭ!...

lẹ̆ vẹ̄yə sə yəvẹ̆, ẹ̆kmãsẹ̆ d'ẹ̆kŭvẹ̄, d'rãdjīə, ẹ̆ pœ̆ ẹ̆l dyẹ̆ ã lẹ̆ bẹ̄xă̆t:

— lọ̆ tã ā lĭ lẹ̆vŭ k' t'ẹ̆ fĭnĭ tẹ̆ pwẹ̄n. vẹ̆ t' vẹ̄tĭ dẽ lẹ̆ rọ̆b də sūə ẹ̆ pœ̆ t' ẹ̆tãdrẹ̆ tõ sọ̄r.

lẹ̆ pūər grŭlẹ̆ d' pă̆vŭ ẹ̆ pœ̆ pw̃ərẹ̆.

9. tχẽ mīənọ̄̃ swă̆nẹ̆, le txŭă̆t rfəzẹ̆: hŭ! hŭ!... ẹ̆n vwă̆tŭ̃r ẹ̆rĭv; lẹ̄z-ûəyə rẹ̄lī[234]) tọ̆t-ẹ̆pẹ̆vŭ̃rīə.

lọ̆ rwă ātrẽ xọ̄̃yẹ̄ d'lẹ̆ rẹ̄n ẹ̆ dĭ kõt. lẹ̆ vẹ̄yə yọ̄ dyẹ̆:

— lọ̆ mọ̆mã ā vnĭ; i sœ̆ bĭ ẹ̄j d' vọ̆ rbẹ̆yīə vọ̆t fẹ̆yə.

ẹ̆l l'ẹ̆plẹ̆. vọ̆ pœ̆t djŭdjīə kọ̄ djūə s' fœ̆ pọ̆ trẹ̄tŭ̃. lẹ̆ vẹ̄yə dyẹ̆ ā rwă:

— pọ̆ s'ãn-ălẹ̄, y bẹ̆yə ã vọ̆t bẹ̄-xă̆t tọ̆ lẹ̄ lẹ̄gr[235]) k'ẹ̆l ẹ̄ vwă̆xẹ̄ sĭ-dvẽ ã vādjẽ lẹ̄z-ūəyə.

10. s' fœ̆ tọ̆ dẹ̄ pẹ̆rl prẹ̆sĭọ̄̃z.

— ẹ̆ pœ̆ mẹ̆ mājõ, k' fœ̆ d'ĭ kọ̄ *d'baguette* txẽdjīə ãn-ī bẹ̄ txẹ̄tẹ̄. ẹ̆n tăl s' trọ̆vẹ̄ sẹ̆rvĭ, ẹ̆ vālă, sẹ̆rvãt fzĭ yọ̆t sẹ̆rvĭs.

lẹ̄z-ūəyə byãtx fœ̆n ātẽ d' dẹ̆m d' kõpẹ̆ñīə pọ̆ lẹ̆ fŭtŭ̃r fă̆n dĭ djŭ̃ən kõt.

l' rwă fzẹ̆ dẹ̄ bẹ̆l nās, ẹ̆ p' lẹ̄ djŭ̃ən mẹ̆ryẹ̄ dmọ̆rẹ̆n dẽ l'bẹ̄ txẹ̄tẹ̄ k' lẹ̆ pūər vẹ̄yə yọ̄ ẹ̆vẹ̄ bẹ̆yīə.

vọ̆ vwă̆t bĭ kə s' n'ẹ̄tẹ̄ p' ẹ̆n djnātx, kmã k'ã l' tχŭdẹ̄, mẽ ẹ̆n bwẹ̆n fẹ̄ə, kmã k'ã n'ã vwă pŭ̃ d' nọ̄ djŏ.

8. Quelque temps après, les deux femmes dans le bois filaient, filaient sans rien dire... (Il) C'était après onze heures du soir. Une chouette vint frapper à la fenêtre, en faisant: Hou! hou! ...

La vieille se leva, commença de balayer, de ranger, et puis elle dit à la fille:

— Le temps est là (là) où (que) tu as fini ta peine. Va te vêtir dans la robe de soie et puis tu attendras ton sort.

La pauvre tremblait de peur et (puis) pleurait.

9. Quand minuit sonna, la chouette refit: Hou! hou! ... Une voiture arrive; les oies criaient tout effrayées.

Le roi entra suivi de la reine et du comte. La vieille leur dit:

— Le moment est venu; je suis bien aise de vous redonner votre fille.

Elle l'appela. Vous pouvez juger quelle joie ce fut pour (très) tous. La vieille dit au roi:

— Pour s'en aller, je donne à votre fille toutes les larmes qu'elle a versées autrefois en gardant les oies.

10. Ce fut tout des perles précieuses.

— Et puis ma maison, qui fut d'un coup de baguette changée en un beau château. Une table se trouvait servie, et valets, servantes faisaient leur service.

Les oies blanches furent autant de dames de compagnie pour la future femme du jeune comte.

Le roi fit des belles noces, et puis les jeunes mariés demeurèrent dans le beau château que la pauvre vieille leur avait donné.

Vous voyez bien que ce n'était pas une sorcière, comme on le croyait, mais une bonne fée comme(nt) (qu') on n'en voit plus de nos jours.

(Mme B. Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

---

[234]) Littéralement *râler;* c'est le mot habituel pour *crier à haute voix.* — [235]) Le latin *lacrima* a donné: *lẹ̄gr;* le dimin. est *lẹ̄grat;* le verbe *lẹ̄grẹ̆yĭə* = larmoyer. Guélat donne: *txẹ̆pẹ̄ dẹ̄ lārm,* mais le dernier mot est français.